

Tragédie d'amour

Sarah Anton
Berlin 2010

À Kuski

Je l'ai quitté ce matin, en début de soirée. Je lui ai dit qu'il mentait. Cinq fois et de bon cœur, je lui ai répété cinq, Tu es un menteur. Ça ne lui a pas plu, lui a fait mal je crois. Il a pleuré, mais il pleurait déjà. Trois jours déjà qu'il pleure, qu'il pleure à chaudes larmes, sur un mot, un sourire, sur ma main sur la sienne ou la sienne sur la table.

Il pleurait. Était-ce dû à la redescente des cachetons de la veille ? Au mécanisme pervers, inéluctable des drogues, qui tout en nous faisant croire qu'elles nous gonflent de foi, de confiance et d'amour, nous rongent dans le même temps, font plier nos défenses et s'écrouler nos temples.

Gonflé le cœur, informe. Trop gonflé, mal gonflé, trop chargé en vapeur. En vapeur, et voilà qu'il fendait, cœur trop plein, trop chaud et trop tendu, il craquait sans appel et lui, craquait avec.

Les drogues nous retournent l'âme comme on le fait d'une chaussette, fondations au-dehors, fragilisées, branlantes, mais menacées non plus du poids de l'édifice qu'elles sont censées porter, mais du rien qui entoure, exposées au néant. Et plus rien n'a de sens, ce qui était en nous, nous envahit dehors. La drogue est un abominable mensonge.

Il pleurait. Devais-je croire en un signe, en un signe dans ses larmes ? Qu'y devais-je lire ? Était-ce seulement vrai ? Une larme est une larme, mais une larme de quoi ? D'où provenaient ses larmes ? Si j'étais très émue dès qu'elles

sortaient de l'œil, j'en étais bouleversée, si en bas du menton elles quittaient son visage en éclats sur la table. Ces grosses larmes, ces gouttes pleines, me semblaient si complexes, étaient-ce seulement les siennes ? Soulevaient mille questions, mais pleines de quoi ? Mille doutes. Il y avait autre chose, autre chose dans ses larmes, je le savais coupable, de quoi s'agissait-il ? Je sentais qu'il mentait, mais où, dans quelle mesure, et jusque dans ses larmes ? Était-ce un signe, alors ? Il devait y avoir quelque part sans doute, dans l'une d'entre elles, quelque soupçon de vrai. Quelque chose d'insensé se frayait un chemin entre son ombre et moi, démente intensité dans le sillon des larmes. La vérité peut-être ? Peut-être sa vérité ?

Je perdais pieds, encore, comme toujours il mentait. Mais je ne voulais pas cette fois-ci m'appuyer dans l'espoir, ou plutôt, je ne désirais plus bâtir le moindre espoir. Je préférais sûrement mon malaise et mes doutes, mes vertiges et ma peine, à cette abominable, à cette enquête aveugle.

C'en était trop, assez, je refusais l'enquête. Je restais suspendue, distante, mes yeux béants témoignant simplement que je ne dormais pas. Mes yeux, que je tentais de fermer même ouverts et dont j'espérais tant, depuis toujours. Ici même, je souhaitais qu'ils reflètent toute la scène, toutes ses larmes, sans que rien n'y pénètre, des yeux imperméables, sans que rien ne me touche, qu'ils reflètent, simplement ! Je concentrais toute mon énergie dans mes yeux, tentant de les réduire à de simples miroirs,

comme des outils sans âme, comme des outils sans maître. Il a parlé. Il a parlé et le masque a bougé, derrière ses larmes. Il a parlé, je redoutais qu'il parle, qu'il s'étale, qu'il prenne trop de place. Il demandait pressant, implorant une réponse, si je l'aimais vraiment. Je ne répondais pas, il tendait son filet. Je ne répondais plus. Si je l'aimais vraiment ? Je ne répondrai plus.

Il a souri. Une fente dans le masque, de la pointe de l'âme. Une brèche, une faille, un sourire. Aussi subtilement que la maille d'un filet écartée par une vague, sa bouche a dessiné un sourire désolé, désolé et morbide. Je me suis surprise encore, indiscreète amatrice, à attendre de sa lèvre supérieure qu'elle finisse ce que la bouche avait simplement esquissé. J'attendais que sa lèvre accentue le sourire et je me suis surprise à vouloir voir ses dents. C'était mon but, ce que mes yeux visaient. Je n'ai jamais vu ses dents, jamais vraiment. Je sais qu'elles sont cassées, abîmées ou manquantes, les dents du haut, les quatre incisives, mais il avait appris depuis longtemps déjà à masquer leur absence, de sa lèvre supérieure presque anesthésiée. Bien souvent je m'étais demandé s'il avait, devant la glace, s'il s'était entraîné à contrôler sa bouche, à en brider la lèvre. Il savait déjouer toute spontanéité car même lorsqu'il mangeait, la lèvre faisait bien attention de ne rien dévoiler, frustrant mon intérêt, ma curiosité. Mes yeux, en dépit de mon choix, se réveillaient. J'étais bien impuissante, finalement, je l'aimais ! Mes yeux me trahissaient.

Je voulais le quitter, mais je cherchais encore et désespérément une trace de lui derrière le masque. Je m'agaçais de ne pas tenir bon, absurde paradoxe, bondissais malgré moi sur un simple détail maintes fois étudié - sa lèvre, je devais clore ! J'étais piégée, idiote, hypnotisée, béate, prise en étau, coincée entre mon impuissance et ma vaine ambition mes carences et mes manques, mon désir et ma soif. Voir, savoir, reconnaître, pour voir la vérité, de mes yeux, pour voir la vérité. Pourvoir la vérité d'un sens, d'une raison, d'une cause, d'une étoile, de lumière, de matière, de couleur, d'un corps ! Pourvoir la vérité de sang, d'oxygène, pourvoir la vérité de chair, pour, mais pour voir, pour approcher, pour voir, la vérité d'un homme.

On attend d'un acteur que son visage incarne, interprète, traduise un éventail si large de sentiments variés, que son visage parle, sans parole, sans dire. Un visage multiple, instrument élastique, la faculté de peindre le drame, l'oisiveté, la jouissance, l'alarme, en fines couches opaques. Plus qu'un éventail, un panier d'expressions à piocher, travailler, soulever et peser, mesurer, épicer, pour enfin révéler, après avoir saisi une certaine couleur, une certaine texture, une tonalité, révéler sa puissance et que ça sonne vrai. Si quand il était sobre, quand il tentait une cure, son visage était riche, expressif, nuancé, il perdait tout éclat quand il était drogué. Quatre expressions seulement se partageaient la scène, tristesse et peine, fatigue et haine. Mais sans nuance, un panier de misère, c'est qu'il ne jouait pas, malgré lui il jouait.

On attend d'un acteur que sa voix nous transporte, que sa voix nous pénètre jusqu'au moindre recoin, qu'elle effleure la peau comme la brise sur un voile, qu'elle nous soulève enfin, épanouie en nous. J'aimais sa voix, son timbre était profond et son rythme sensible, nerveux, m'enveloppait, comme les bras d'un père, comme quand le temps s'arrête, comme un souffle fiévreux sur une main qui tremblote. J'aimais sa voix, la rencontre subtile dans sa gorge mouillée du nerf tendu au souffle calme. Du nerf tendu, j'étais pleine s'il parlait, électrifiée, émue, de cette tension sublime entre la corde et l'air. Elle était douce, tendre, si douce, si délicate, qu'il m'était difficile de n'entendre autrement qu'en confiance ses mots, même les plus cinglants, même les plus cyniques, même les plus violents, même les plus sadiques.

Je l'aimais, je n'étais pas stupide ! Depuis le début, j'étais sceptique, j'avais senti, dès les toutes premières heures, dès les premières secondes, qu'il jouait malgré lui. Je connaissais le monstre, le monstre qu'il abritait et je savais qu'un mot, peut-être même un regard ou une intonation, pouvait faire jaillir hors de cage le monstre, hors du cœur et en chair ! Je savais, je sentais, qu'il me fallait toujours, toujours être sur mes gardes et sonder son volcan. Ce volcan qui l'habitait ronflait, grondait plus ou moins fort suivant la quantité, suivant la qualité de poison absorbé. Mais non pas que le monstre aurait ronflé plus fort s'il avait consommé plus qu'à l'accoutumé et ronflait moins fort s'il en était vidé, ça dépendait... Aussi, près

de lui, développais-je une attention accrue, un presque sixième sens, branchée sur lui, en permanence. Je devenais machine, sismographe, témoin des variations d'humeur, dévouée corps et âme à m'en briser le cœur.

Combien de fois ai-je espéré en vain pouvoir seulement approcher, approcher son visage, le vrai, sous le bâillement du masque ? Combien de fois j'ai cru à travers son regard percer son cœur, et y planter une graine ? Une graine, rien qu'une seule, une graine, et faire pousser la foi. Qu'il croît en notre amour, qu'il ait assez de force pour combattre son diable, que nous le satisfasse, le captive, l'exhorte, que nous nous appartienne, et au diable la drogue ! Mais la drogue est un rat et se réjouit des graines. Que n'ai-je pas tenter, pour que tombe le masque ? Que n'ai-je pas osé ? Que n'ai-je pas risqué ? J'ai marché sur sa tranche comme on marche sur des œufs, je l'ai apprivoisé, et dans le sens du poils ! Plus fidèle que Juliette, plus aimante qu'Aïda ! Je l'ai chéri, bercé, souple, tiède, féline, je l'ai aimé, enfin ! Je l'ai aimé ! J'ai changé de posture, j'ai sauté à pieds joints, je l'ai mordu, giflé, empoigné, secoué, je l'ai jugé, et condamné, je l'ai gracié, je l'ai aimé, enfin ! Il a vu mes faiblesses, reconnu mes espoirs, que je souhaitais pouvoir, de mes mains proprement, en faire tomber le masque. Quand d'autres fois j'avais si peur que le masque craquelle, que le masque s'effrite, si peur qu'il n'y ait rien ou qu'un autre se prépare, que dessous ce soit vide, vide et plat ou trop sombre, ou stérile, si peur que ça me tue, si peur que ça me ruine. Alors de toutes mes forces et de tout mon

possible, je comblais les fissures, une à une, j'effaçais les traces du tourment et je lissais le masque. De mes mains, j'entretenais le monstre, monstrueuse. Le masque poli, luisant, apaisé et si lisse souriait à nouveau, et riait éclatant.

Mais si le masque tendre, le gentil, l'adorable, venait à faire surface, si je le distinguais, s'il épousait le marbre, si sa joue rougissait, si son regard alors apaisé s'envolait, s'il rêvait, je rêvais. Jamais je n'ai connu plus doux, plus tranquille que ce masque. Jamais je n'ai senti si fort, si profond, inouï, véritable, jamais dans mes délires, jamais, je n'avais même osé imaginer un homme si plein d'amour, de bonté, de talent, si léger, si doux, si beau dedans, si grand. Ce masque-là, était mon préféré, il va de soi ! Je devenais princesse, adorée, et mon sang aussi fluide, aussi dense qu'un torrent parcourait dans mon corps, jusque dans ma poitrine, battait chamade ivre, je l'aimais. Jamais, je n'ai connu plus pur que ces moments de grâce. Jamais, jamais plus, ni dans mes souvenirs, un homme au cœur si vaste qu'il accueillait le mien, à nous deux par moment nous ne formions qu'un, comme une âme sans toit dont nous étions le nid. J'aurais laissé ma vie, tout au creux de sa main, j'y ai laissé mon cœur. Sa main ! Sa main, dont le pouce est si court, nous en riions, son rire ! Sa main dure, main de bois, mais sans écharde aucune ! Sa main, comme pour la première fois, dans mon cou, sur mes seins, jusqu'en bas, comme pour la première fois, ma nuque entre ses doigts, et mon sein dans sa paume. Puis sur ma joue sa main, et sur mes joues ses mains. Sa main comme

un délice, sa main contre ma peau, véritable érotique sa main sur mon tableau. Sur ma bouche son doigt, son secret, son désir, sa main naïve, chaude, innocente, chétive, dans mes cheveux ! Jamais, jamais plus, ni dans mes souvenirs, jamais. J'aimais sa main, j'en ai perdu la trace, j'en ai perdu l'empreinte.

Je l'ai laissé partir, je l'y ai même poussé. Vas-t'en, lui ai-je dit, va-t'en, ai-je crié ! Je l'ai laissé partir, je sais où il ira. Il reprendra sa route abandonné, blessé, dos voûté, il pliera, j'en suis sûre, je le sais. Je sais où il y ira, je connais l'océan où il noiera son mal. Je l'ai laissé tombé et je le vois déjà, oh je le vois déjà, misérable, défait, rejoindre le premier port ne sachant où aller.

S'il se perd ? Se néglige ? Se déteste ? Se nie ? S'il se hait ? S'il se tue ? Si comme moi son cœur saigne, à flots, et s'il ne cesse, hémophile ? Si son cœur se déchire, si son ventre se crispe, s'il ne peut respirer, abîmé, oppressé du poids de nos amours au creux de sa poitrine, aura-t-il la force d'être seul à présent ? Dans la mélancolie, le manque, se tiendra t-il debout, dignement mon amour, ou bien sur les rotules, ou bien les pieds devant ? Aura t-il souvenir de nos amours passées comme d'un trésor sans fond caché sous la poussière ? De nos amours passées, aura-t-il souvenir, comme du rire d'un enfant au milieu du désert ?

Un simple souvenir le ferait-il changer, décider de sa vie, s'agiter, affronter ? Un simple souvenir, et tout

basculerait ? Le souvenir d'un mot ? Un souvenir de moi ? Y aurait-il souvenir, héroïque merveille, capable de changer son désarroi en miel, alchimique phénomène du poison à la sève ? Il avait cru pourtant à nous deux, il m'aimait ! Il veut changer de vie, il avait commencé ! Il remontait la pente, il musclait son élan, que je suis impatiente, je l'ai laissé tomber.

Oh, cette question toujours, toujours la même, Pourquoi ? Pourquoi certains s'en sortent sans troubles, comme moulés dans la joie dès le départ. Ils sont robustes, vaillants et forts, et même capables de rire dans la catastrophe. Ils sont paisibles, simples, ils sont confiants, c'est tout. Et si le doute les frôle, si le doute les travaille, ils doutent quand vient la crise, mais pas en permanence. Serait-ce qu'ils croient en Dieu ? Ne serait-ce pas chimique, hormonal, physique ? Le bonheur, la quiétude, la force, génétique ? Il en est, plein de foi, plein d'élan, plein de vie, quand d'autres pas plus bêtes, pas plus cons, sont condamnés dès le départ à se perdre. Condamnés à une guerre, à une guerre sans issue, ils constatent amèrement que le siège de l'âme est un corps, son royaume est de chair, et la chair n'est que sang. À une guerre sans issue déjà perdue d'avance, car la mort, pas à pas, ceux-là vivent en mourant.

« Quand mes yeux sont ouverts, disait-il cinglant, je suis dans le théâtre, ignoble, insensé, spectateur impuissant d'un monde injuste et vain, et malgré moi acteur de ce

cruel humain. Acteur insupportable, indomptable, mauvais ! Car même l'enfant, criait-il, ne recherche que Gloire et serait prêt à tout pour sauver son butin ! Il écraserait son frère, en juge il mentirait, toujours obnubilé par son propre destin. Et seul, jamais vraiment en l'autre, jamais vraiment ni aimant, ni aimé. Nous ne sommes que des chiens assoiffés et vilains. Et je n'ai pas choisi, non je n'ai pas choisi, on ne m'a pas demandé si je voulais jouer ! Jamais je n'ai voulu, jamais, incarner l'homme dans lequel je suis pris et qui demande à vivre. L'homme veut vivre, je survis malgré moi. Je n'ai pas eu le choix, je n'ai pas désiré, vivre ça, vivre là, ni même vivre, jamais !

Pourquoi me soignerais-je, ou arrêter de boire, quand les banquiers, le fric, nous soumettent à leurs lois ? Les vampires ce sont eux, le pouvoir ! Ils nous ruinent, ils nous sucent l'espace, ils nous sucent le temps, ils sucent nos valeurs, réduisant à l'argent, réduisant au montant, au taux, à l'intérêt, réduisant à des chiffres le bonheur, et la paix. Pourquoi me soignerais-je, pour réaliser quoi, quand mon peuple endormi continue de servir cet idéal-là ? Ses rêves méprisés, corrompus, les miens ! Peuple crédule enfin, qui entend marteler le refrain du siècle sans ciller, sans broncher,

Ce qui est invisible n'existe pas vraiment.

Ce qui est invisible ne nous regarde pas.

Mon peuple ne croit alors qu'aux idées, qu'à la somme, plus qu'en ce qui vibre en lui, plus qu'en ce qui résonne.

Ruiné, castré, servile, mon peuple noie l'Essence, ce qui est invisible, c'est votre liberté. Peuple malade, fou, aliéné, débile ! Médicaments, pilules pour apaiser l'esprit ! Médicaments, pilules pour tasser les désirs ! Mais le corps est meurtri, en sourdine, et s'il crie, médicaments, pilules pour dormir, et sourire au bourreau sans faillir, pour garder l'équilibre, pour accepter le pire. Voilà leur ordonnance, leur traitement préventif, pour rester calme, en ordre, dans le rang et soumis. Pourquoi donc rejoindre leur chemin de santé ? Ce qu'ils nomment santé est plus triste et plus morne, plus stérile et plus vide que mon chemin d'homme. Je réagis, mon choix : je m'en vais, je m'éclipse, sur mon chemin à moi, et dans ma société, celle d'en bas, des trottoirs, des recoins et des bars, des artistes, poètes, mes pinceaux à la main, mes couleurs, mes armes ! Je suis peintre, alcoolique, sentinelle solitaire pacifiste. Car je sais qu'une lutte serait prématurée, alors j'attends mon peuple, et jusqu'au banquier, j'attends que ça sature, que ça pète, que ça crisse, et je bois, c'est mon cri, mon drapeau, c'est mon choix. Mon imagination, mon refuge, mon remède, c'est mon alternative.

Je ne construirai pas, pas ici, désolé. Je rêverais avec toi, avec toi mon Amour. Oh je t'aime sans mots, plus profond que le ciel, mais cette destinée, cette époque me peinent. J'aimerais, tu le sais, mais je suis fou du monde. Je suis écartelé, mon corps, ma raison. Désolé d'être faible, je ne suis pas le bon, pas même ce chevalier que j'avais cru pourtant, ni même son écuyer, pas même son servent. Et je préfère t'aimer tout au fond et tout seul, que

d'être à la surface, et rien qu'à la surface de cette abominable planète, ce désastre !

Excuse-moi, pardonne-moi, oublie-moi s'il te plait. J'espère seulement une chose, ne pas être à tes yeux qu'un salaud, qu'un connard, mais un homme, un humain, ou un enfant peut-être, qui ne peut se résoudre à entrer comme les autres en famille, ou en couple, en relation, en nombre, un sauvage. »

Je pressens, je devine où il noiera son âme. La mer l'appelle, la mer le prie, la mer le toise. Et s'il est là ce soir, dans ce port, c'est qu'il sait, pas une aile dans le ciel, le vent tourne désormais. La tempête s'apprête, il connaît la menace. Oh je le vois déjà dans ce port de misère, vider de bar en bar les réserves de bières, démuni, vagabond, trébucher et se perdre. Péniblement il marche, ses genoux lui font mal, il est si grand, il plie, il pleure, il ment, il crie, encore. Oh je le connais bien, il insulte les gens, dépité, arrogant, agressif, méchant. Je le vois, je l'ai vu, angoissé, angoissant, égoïste, vulgaire, tonitruant, sadique, capricieux, pervers, frappé, tordu, dément.

Son cœur se charge, l'esprit s'encombre, ce soir hélas, le ciel n'est qu'ombre. Doucement le brouillard se répand sur la mer, il avance, le brouillard, cumulant chaque goutte, chaque larme, densité vaporeuse qui déborde du ciel, enrobant la lumière, étouffés mes espoirs. Il ne reste qu'un bouquet de rayons de lumière, quelques lames,

effusion incisive échappée des nuages, dessinant dans le ciel comme un cri, une alarme. Quelques traits, quelques traces, comme les dents d'un peigne, interdit et muet, étranglé le soleil. Et je sais sur quelle barque, oh je connais sa barque ! Toujours la plus petite, encore la plus étroite, la moins stable, la moins sûre, la plus vieille qui soit. Vaisseau triste, funeste, dont la coque est fêlée. Il embarque sans carte, sans vivres et sans bagages, sans boussole, les mains vides.

Sur un bateau sans voile dont la coque est fêlée, avant que la tempête, il se laisse porter et le courant le porte. Je le vois, il s'assied, il est rompu, hagard, il dévisage le ciel, l'horizon disparaît, il est ivre. Le vent souffle, redouble, l'air est frais, glacial. Je devine son visage, ses pommettes saillantes, je croirais voir mon père, mon marin, mon idole, son regard hypnotique aussi précis que vague, ses paupières aussi lourdes qu'un rideau de théâtre, et la fuite d'une larme perle sa joue salée. Superbe mise scène, le contraste est si fort que la ligne de son corps, rien que sa silhouette, se découpe sur le ciel et jusque dans mon ventre.

Quand mon marin rentrait, j'accueillais comme une mère sa détresse, bras ouverts, ravie qu'il me revienne. Quand il retrouvait pied, que je n'étais plus seule, je choyais comme une femme un homme qui a souffert. J'apaisais sa fatigue, je fléchissais ses doutes, j'écoutais ses récits, ses folies, ses cauchemars. Je souriais dedans, je remerciais le ciel qu'il m'ait rendu mon homme, même diminué, même

faible, amaigri, fiévreux, même borgne. Ses folles aventures coloraient mes joues blanches, mon imagination de couleurs chatoyantes, de teintes vives chaudes incendiaires. Je voyais dans ses yeux les flammes d'un enfer, son péril passé, lointain et résolu, je pensais confiante que nous avions vaincu. J'employais mille talents à assouvir sa faim, et quand il en manquait, j'usais de tout mon art pour exciter son appétit. J'insistais pour qu'il mange, j'espérais qu'une saveur puisse insuffler en lui comme un élan de vie. Le désir d'un fruit ou qu'il en redemande confirmait mes espoirs, puisque s'il désirait, c'est qu'il était valide, qu'il était relié, encore et solidement, à la Nature, au Monde. J'avais donc une alliée, une complice en son corps m'entendait, bienveillante. La Nature indulgente soutenait sa santé. Sa santé, son retour, mon pari. Je prenais soin de lui, je massais ses épaules, ses cuisses, ses genoux, ses articulations. Je dénouais les muscles, libérais les tensions, décontractais son dos. Amoureux, les yeux clos, mon marin au repos portait sur son visage le masque de l'enfance, recevait sur ses joues détendues, assouplies, mes baisers les plus tendres. Je caressais sa tête et je bordais son lit, émue, complète, réjouie, confiante, tranquille, aimante.

Aimantée, solidaire, je comblais, généreuse, quand il se réveillait, ses besoins, ses carences. Je comblais de ma chair, ce qui avait manqué, la terre, bon sang, la terre ! Car j'étais son asile, son territoire de Paix pour qu'il reprenne des forces. Son refuge, mon corps. Après tant de

promesses, d'illusions, d'énergie, je l'ai abandonné, mon marin, mon idole, mon pirate édenté, pitoyable figure que je suis malheureuse d'entendre crier, de sa barque miteuse, en proie à la folie, il flotte, il tangué un peu, de loin il me regarde, alcoolisé, malade, ballotté par les vagues. Il a peur, il m'appelle. Fatale facétie, il est fou, il le sait. L'obscurité l'entoure, manteau de brume opaque. Je ne distingue qu'un flou, qu'une ombre dans la barque. Le tonnerre gronde, craque, éclate ! Le moindre mouvement de son corps, de sa barque, le moindre mouvement, la moindre vague, menace de faire céder l'embarcation. Je hurle son nom, je crie. Je hurle son nom maudit. J'aurais presque espéré que la barque se brise, maintenant, mais qu'elle craque, qu'on en finisse alors ! Qu'on m'achève, qu'on m'assomme ! Mais la barque résiste.

Sur un bateau sans voile dont la coque est fêlée, un éclair fend le ciel. Je le vois, il se lève, sublime provocant, poing au vent, aussi raide qu'un mât, il chancelle. Il voudrait défaire les liens, les mailles une à une, et déjouer le sort, mais lui-même a soudé, sans que l'on n'y oblige à son cœur une enclume, comme une encre géante qu'il vient de balancer par-dessus bord, il plonge. Quand la tempête sourd, il regrette, c'est trop tard, car la tempête déchire et le ciel, et la mer, tout ce qui lui fait face ! Et les vagues, la côte, les roches et les plages ne sont que souvenirs, car bientôt il se noie.

La tempête choisirait pour nous deux, sous mes yeux ? Et j'attendrais, craintive, un jugement de Dieu ? Compterais

les secondes, les vagues qui nous séparent, sans rien faire, victime ? J'attendrais qu'il se noie ? Prierais pour qu'Il entende, prierais pour qu'Il pardonne, que Dieu nous réalise, ou qu'Il nous abandonne ? J'accepterais sans ciller le dessein de mon homme ? Qu'il meure sous ce ciel noir ? Qu'il meure encore, enfin ? Mais mon cœur, ma poitrine, appellent une autre fin, naïve...

Combien j'ai désiré, combien j'ai attendu, qu'une autre destinée nous guide, nous emporte. Nous aurions voyagé, il aurait pris ma main, il passerait son temps ou à rire, ou à peindre. Et quand il serait las, il viendrait me trouver, tout contre ma poitrine, mon nez dans ses cheveux, et tout contre mon ventre il fermerait les yeux. Il ferait chaud et doux, un printemps éternel. Je lui raconterais, à l'heure de la sieste, mes voyages, l'inconnu, l'aventure, l'Afrique. Mes plus beaux paysages, l'étendue infinie. Je rirais en criant que celui qui a dit que le désert est vide, a besoin d'une Maman ! Je donnerais, entière, et il serait comblé. Nous le traverserions, ce désert, mon secret, et le soleil, le vent, éclipseraient ses peines. Il serait fou de voir le feu d'un ciel qui se soulève ! Il serait fou, quand il se couche ! Il serait sidéré des étoiles par milliers, comme un chapeau énorme au-dessus de nos têtes, sombrero pailleté des yeux de nos ancêtres. Et la lune, plus grosse que le ciel, veillerait à nous laisser le cœur, dans la nuit l'essentiel. Je lui raconterais le retour victorieux, le triomphe de mon prince, qui aurait non sans peine apprivoisé le monstre, et il s'endormirait.

Il était mon témoin, mon négatif, miroir. J'étais remplie d'espoirs, je croyais en la vie comme on croit au soleil, je pensais l'Homme plante, tendu vers la lumière, et s'épanouissant malgré lui vers le ciel, alors que lui sombrait, sombrait tout, tout autour.

Combien j'ai désiré t'enfanter à nouveau, t'apprendre ce que je sais, ce que j'ai vu de beau, te chanter les pensées qui ont guéri mon cœur. Te prendre dans mes bras et que tu t'y blottisses, te protéger de tout, te protéger de toi, te porter, porter haut sur mon dos, te hisser pour que tu sois plus haut, pour que de mes épaules, tu découvres ébahi, mille et un territoires, et jusqu'à l'infini tu pointerais du doigt, mille et un horizons, mais mille et un possibles !

Mais toujours, toujours même, je me noyais en lui, fascinant mortifère. Ivre au creux de son gouffre, ivre de son mystère. J'étouffais de savoir que la fin, que la trêve soit si proche, prochaine, mais vague, toujours vague, en avant, en arrière. Jamais, jamais plus ! Je le laisse à la mer, qu'elle décide !

Je l'ai quitté ce matin, en début de soirée, pour la dernière fois. Pour la dernière fois, je suis rentrée sans lui, et sans lui je suis là.

